

Le “singulier” du livre de Danièle Epstein

Les savoirs ne remplacent pas “l’intelligence de la chose”. Ainsi parle Socrate. Le livre de Daniele Epstein nous appelle à cette intelligence. Non pas simple exposé clinique, ni caractérisation par stigmates ou moralisation, mais accompagnement sensible dans la dialectique et les paradoxes de la passion qui travaille les adolescents et qui nous fait comprendre comment, faute d’appui symbolique, ils se trouvent emportés vers la “radicalisation”. Ces enfants sont “nos enfants” nous dit-elle. Il me semble qu’elle nous interpelle sur la part qui nous revient d’avoir à construire un monde qui soit à la hauteur de leur appel.

Quelle est la place dès lors du psychanalyste en institution? Loin de s’enfermer dans son champ, Il se tient au carrefour de l’analytique et du politique, au croisement des enjeux de société. La “butée” judiciaire nous dit Danièle Epstein, peut être une chance de rencontrer cet adolescent en souffrance et ouvre les conditions possibles d’un travail qui noue loi sociale et loi symbolique. Décrypter les “enjeux” civilisationnels pour comprendre la douleur d’exister, tel était l’appel de Lacan. Aussi le “fanatisme” religieux doit-il être accueilli comme un symptôme d’un mal plus profond: celui d’un “échec sociétal”, d’un monde qui ne nous laisse que destruction des liens et ruine de la pensée, chute du symbolique dans la consommation d’objets. L’agir adolescent qui fait “scandale” nous oblige à re-penser les conditions de notre existence toute entière.

Car faute de point d’appui et d’idéaux politiques, “ils fuient dans la toute-puissance et flambent leur vie , dans l’espoir de donner consistance à une identité en miettes, de donner du poids à une vie de plume” (32). Ils tentent ainsi de colmater leur profonde mélancolie, de fracturer l’impasse où ils se trouvent coincés. L’agir transgressif d’un adolescent est, dit-elle, une “tentative maladroite d’émerger d’une dépendance d’enfant, de s’en dégager, de faire avec cette part inconnue, cette part du sexuel qui le surprend, et revient sur la scène du social sous sa forme incontrôlée et tyrannique”(37). Si ce surgissement du sexuel n’est pas bordé, contenu par un ordre symbolique, s’il ne trouve pas une “transcription”, une langue de traduction qui lui permette d’étayer la jouissance sur l’Interdit primordial et de penser ce qui le déborde, alors la violence devient brute, les “délits structurels” se dégradent en “agirs” débridés”.

La fonction du psychanalyste n’est pas de remettre de l’ordre, de normativiser, de tempérer, mais au contraire de se saisir de cette “rage de vivre”, de cet agir pour en faire quelque chose, pour “l’élever au rang de question” et se laisser surprendre par la “singularité” du sujet. Travailler donc avec cette “rage” et non la domestiquer car cette rage est elle-même appel à la vie, à une vie autre. “La

clinique de la violence s'appuie sur la pulsion de mort pour se faire passeur d'une économie du vivant"(138). Et de nous rappeler alors la fonction nécessaire de la pulsion de mort qui, sous la forme de la "pulsion anarchiste" dont nous devons l'élaboration conceptuelle et clinique à Nathalie Zaltzman, travaille à la déliaison et et à la subversion pour trouver un nouveau sens là où règne la "paix" mortifère des vivants dans cette soif de faire "Un" pour conjurer la débacle sociale et idéologique.

La place du psychanalyste ne saurait qu'être d' "écart" avec l'idéologie dominante, avec la demande institutionnelle de remise dans le rang. Là où le sujet se trouve réduit à un objet comptable. Pour reprendre une phrase de Michel Serres qui pour moi rend bien la pensée d'Epstein, le psychanalyste est celui qui se tient dans le "porte-à-faux, cette condition contraignante et souveraine de porter vers le vrai" (*). C'est le rôle du passeur, cette tierce place par quoi s'ouvre une ligne de fuite. En cela Danièle Epstein déploie dans ce livre avec passion et le tranchant du style, la cause de la psychanalyse et de l'inconscient, contre toutes les orthopédies du soin. Elle ouvre une pensée là où règne la stigmatisation de la "radicalisation" réduite au fanatisme religieux et qui a pour but de nous enfermer dans une bonne conscience qui marque l'opposition entre eux et nous, les bons et les méchants. C'est à quoi nous réduit la chute du symbolique.

Au contraire de cette dégradation de la pensée, Epstein se penche sur la complexité d'une histoire singulière qui s'articule à l'Histoire, où l'exil des parents a fait chuter les enfants dans "le trou de l'entre-deux culture". Le travail du psychanalyste sera de faire vibrer cet entre-deux en libérant les familles du poids du silence et de la culpabilité. Culpabilité des pères de ne pas être à la hauteur du rêve promis, d'avoir tout quitté et de n'avoir trouvé de reconnaissance ni d'un côté, ni de l'autre, de se sentir objets jetables, sujets impuissants, main d'oeuvre exploitée, chômeurs...Aussi là où les pères ont fermé leur bouche "ils ouvrent leur gueule" (130). Là où la société fait silence, ils se rappellent à notre bon souvenir, ils font exploser l' horreur dans laquelle nous vivons. Faute de pouvoir inscrire la douleur et la révolte dans le champ de la parole et de la pensée, l'explosion devient ravage. Nous comprenons alors comment la "radicalisation" (ce mot-tampon) est une "dérive" dont nous faisons partie, et qu'elle interpelle notre propre désengagement de l'Histoire. On peut remercier Danièle Epstein de renouer ainsi l'éthique de la psychanalyse à la question politique et de nous montrer comment ce nouage travaille les cas cliniques qu'elle nous expose

Nicole-Edith Thevenin

Note de lecture "Le Coq héron"